

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme on aime

Pascal Hérault



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hérault, P. (1997). Comme on aime. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 39–45.

Comme on aime

Pascal Hérault

Ils s'aimaient. Ils ne s'aiment plus. Tout est consommé.
« Pas de quoi en faire un plat. »

Après le dîner, quand il fait bon, André fume sa Gauloise sur le seuil de la porte. En face, une rangée de pavillons en meulière. Jardins propres. Des ratiers au poil ras aboient derrière des grilles en fer forgé. Ginette se tape une patience en regardant la télé. À chacun son enclos.

Le poirier a gelé, l'hiver dernier. Il manque des tuiles au toit de la remise ; la pluie suinte sur les murs, sur les outils rouillés. La débâcle de l'établi. Odeurs de fleurs pourries, de limaille, d'essence. André laisse le jardin en friche. On verra. Petit bonheur la chance.

Dans le potager, un air de désolation ensoleillée.

« Il faut cultiver son jardin », comme le dit son voisin, un philosophe du dimanche.

Tu parles. À quoi bon travailler aujourd'hui ce que la nature défera demain ?

Ils ne se parlent plus, sauf en public ou devant les enfants. « Nos parents s'entendent bien », disent les enfants. Mais les enfants viennent rarement ; ils ont aussi des enfants. Les enfants des enfants, etc.

« Quand j'y pense, ça me donne le vertige, se dit André.

— Vous êtes gâtés, disent les voisins.

— C'est comme mes dents », répond Ginette.

Ils ont cent trente ans à eux deux. Ce n'est pas les souvenirs qui manquent. Dans le salon :

une vierge en plastique transparent contenant de l'eau bénite : souvenir de Lourdes ;

un baromètre en forme d'ancre marine : souvenir du Tréport ;

une assiette peinte à la main, dans un style bretonnant, représentant un paysan et sa charrue : souvenir de Cancale ;

un napperon en forme de cœur : souvenir de Menton ;

une cuillère en argent surmontée d'un écusson : souvenir de Dijon ;

une boule de neige montrant un chalet minuscule avec des volets rouges : souvenir de Suisse ;

un coucou sonnant les heures, les demi-heures et les quarts d'heures : souvenir de Bavière, etc.

« Pas de quoi en faire une pendule. »

Il y a aussi un album-photos dans un tiroir du buffet. Ils ne l'ouvrent jamais. La dernière photo remonte à dix ans au moins : André et Ginette posent au pied de la Tour Eiffel ; cliché décoloré, mal cadré : la Tour Eiffel penche comme la Tour de Pise. André a baissé les paupières au moment du déclic. Ginette ne sourit pas.

« C'est pas qu'on aime pas les voisins, dit souvent Ginette, c'est qu'on trouve rien à leur dire. On aime l'indépendance. N'est-ce pas, André ? »

La caravane Bel Air, c'est sûr, regrette André, il ne fallait pas la vendre. Quand j'y repense. Pratique et mignonne, elle était, un vrai bijou. Ses rideaux bleus et sa mini-douche. C'est comme ça.

S'il l'a vendue, c'est à cause de Ginette et de sa manie du tiercé. Une folie douce, une maladie. Le tiercé mange le pain de la retraite et puis voilà. N'empêche.

N'empêche que s'il avait gardé la caravane, André, il l'aurait installée au fond du jardin, calée sur deux blocs de parpaing à la

place des roues. Il l'aurait aménagée à sa façon et même il aurait pu y faire sa tambouille, comme au bon vieux temps de l'Algérie, quand il faisait du camping-troupier dans les Aurès, le FM en bandoulière. Pas de femme, l'idéal ; les conserves entassées dans un coin, les souvenirs du Djebel dans un autre. L'indépendance.

« C'est comme ça. Et puis voilà. »

PARIS TURF — BILTO — TIERCÉ MAGAZINE : pieuses lectures. Ginette communique tous les jours au PMU. Une obole, rien du tout. Pas plus de cent francs par jour. Le tiercé, c'est comme on aime ; Ginette aime le tiercé. Les chevaux l'indiffèrent, un bourin c'est un bourin, rien qu'un numéro, une casaque. Et ça peut rapporter gros. Cent francs par jour, pas plus. Une misère.

C'est André qui achète les tickets ; c'est Ginette qui poinçonne. Ils font la paire.

« Des retraités charmants », disent les voisins.

Et pan et pan et pan !

« André ! »

Du fond de sa remise, André n'entend pas Ginette : il a coupé son Sonotone. Il frappe comme un sourd sur une enclume à l'aide d'un marteau de cordonnier. Putain de pièce, tu vas te redresser...

Et pan et pan et pan !

Quarante ans de tôlerie chez Renault, ça laisse des réflexes. Une envie de frapper quand la déprime s'installe. Il y a tôle et taule, mais c'est parfois le même tabac.

« André ! »

Quarante ans de boucan, quarante ans de mariage. Un métal nouveau pour chaque anniversaire. On devient orfèvre en la matière. À quand les noces de platine ?

Et pan et pan et pan !

« André ! »

Un hennissement dans l'oreille gauche. C'est Ginette, se dit André. Va falloir sortir la poubelle, je le sens, elle me fait toujours le coup après le dîner. Quarante ans que ça dure. La poubelle, elle était déjà pleine ce matin ; je n'ai rien dit parce que ça m'emmerde de lui dire quelque chose à cette vieille truie. Si je pouvais, je lui mettrais le nez dedans, je lui ferais bouffer tous ses tickets de PMU, je lui ferais vomir tous ces putains de canassons qui me pompent ma retraite à moi.

« André ! »

Tôle et taule. Quarante ans que ça dure. Va pour la poubelle, je me fumerai une Gauloise en passant.

« C'est comme ça. Et puis voilà. »

Quand ce n'est pas la poubelle, c'est le pain et le journal à huit heures tapantes. Un rite. André passe au Café des Sports et boit sa première côte de la journée. S'il est seul, il communique presto, en deux lampées. Sinon, pluie et beau temps avec Roger, le facteur ; chiens écrasés avec Marcel, l'employé du gaz. « Quand on n'a plus la vie devant soi, il vaut mieux se lever tôt. » (André)

Parfois, il y a des mots. Ils sont si rares :

« Tu m'empoisonnes avec ton tabac !

— C'est pas possible d'être aussi vache. Tu crois que tu m'empoisonnes pas, moi ? » Ginette dévisse son flacon de vernis à ongles.

« Les chevaux, c'est écolo, ça pollue personne. »

D'abord le pouce, ensuite l'index...

« Ah ça, tiens... Si je m'attendais... »

Puis le majeur, l'annulaire...

« Ça pollue personne, je te dis.

— Elle est bien bonne celle-là. »

Enfin l'auriculaire. Voilà.

« Tu veux que je te dise, Ginette ?

— Quoi ? »

L'autre main, maintenant. Attention aux bords...

« Le poison, c'est toi.

— Tu me fais rire, André. T'es qu'une couille molle.

— T'es un poison, t'entends. Un poison vivant. »

Ginette rebouche son flacon, pose ses deux mains sur la table, doigts écartés.

« Fous-moi la paix, dit-elle. J'attends que ça sèche. »

Bon, il y a les boules. Tout n'est pas perdu puisqu'il y a les boules. Celles d'André sont lisses comme un miroir, plombées comme des obus de mortier. Tout un monde. Quand il se baisse pour les ramasser, il aperçoit ses moustaches en reflet. On l'appelle l'artilleur, André. Il pointe toujours juste. Tous les après-midi, après la première station du matin au Café des Sports, André retrouve ses copains sur le boulodrome attendant au bistrot. Casquette et silence de rigueur. Une partie de boules, ce n'est pas une partie de plaisir. C'est du sérieux. Autour du cochonnet gravitent les planètes. Tout un monde. Après la partie, le gagnant offre sa tournée. André s'arrange pour gagner une fois sur trois. Faut bien payer le PMU, hein ?

« Et votre jardin ? demande le voisin.

— Le jardin, je m'en tape.

— Faut pas dire ça, Monsieur André. Le jardin, c'est la vie.

— La vie, je m'en tape.

— Comme vous y allez !

— J'y vais pas. J'y suis jusqu'au cou. »

Le compte en banque accuse un découvert de trois mille francs. Beauté du geste : Ginette continue de jouer. André n'offre plus de tournées.

« Pas de quoi en faire une histoire. »

Dans les jardins propres, les ratiers au poil ras crachouillent leurs petits graviers de haine.

Et pan et pan et pan !

André se défoule sur des boîtes de conserve. Le fer blanc, c'est souple ; ça plie sous les coups comme la viande.

« André ! »

Voilà, ça recommence. Si la vieille truie pouvait crever. Lui mettre le nez dedans. Patatras.

« André ! »

Ginette pousse la porte de la remise ; elle porte un peignoir et des bigoudis ; elle est affolée.

« Va me chercher mes tickets de tiercé, j'en ai plus. »

Un coup de marteau sur l'établi. Non, c'est non.

« T'es qu'un poison, répond André. Un poison vivant. »

Un pas en avant.

« T'es qu'une couille molle ! »

Un pas en arrière. Un crachat est vite parti.

« Grosse vache !

— Butor !

— Vieille truie ! »

Ginette s'arrache les bigoudis. Une permanente de folle. André prend le marteau en douce.

« Si je te plais pas, t'as qu'à partir ! » hurle Ginette.

Un coup sur le front, net. On l'appelle l'artilleur, André. Un deuxième coup sur le crâne. Patatras. Ma retraite à moi, misère de misère, ma retraite à moi... Un troisième coup. C'est fini. Ginette peut se taper une patience pour l'éternité.

Deux jours plus tard, au Café des Sports :

« C'est pas pensable.

— C'est même pas racontable.

— Un couple si charmant.

— Ils étaient discrets.

— Elle a dû souffrir.

— Avec un marteau, c'est de la sauvagerie.

— Un ancien tôlier, tiens.

— « Mécaniquement » qu'il l'a tuée. C'est dans le journal.

— C'était plus fort que lui.

— Quand même.

— Un ancien tôlier, dis donc.

— Il jouait bien aux boules.

— Elle jouait trop au tiercé.

— Et alors ?

— Faut pas chercher à comprendre.

— Non, faut pas chercher. »

Un silence. Quelqu'un offre sa tournée. Fin de partie.
Ouais, encore une journée de tirée.

« N'empêche, dit une voix, la caravane Bel Air, il aurait dû la garder. »